

Journal intime et politique

par Francine Pelletier



Février, en bon augure, me dépose ailleurs : New York la bien-aimée. New York où je tente de conjuguer travail payé (interviewer des gros publicitaires américains) et travail gratuit (découvrir la vie en taxi, le beau monde du Village, l'asphyxie à Manhattan et le café infect des Dunkin' Donut). Le jour, le « big business » qui se fait un plaisir de fouiner dans tous les coins du monde tout en serrant sur son coeur l'American Way of Life, m'abasourdit par sa candeur puérole. La nuit, dans les rues immondes de Chinatown, des femmes artistes, féministes, chômeuses aussi, qui ont tout pour me ressembler et me faire mieux respirer, me demandent tout aussi candidement : « How do you know you're French »? On boude ma différence. Elle n'a ni queue ni tête pour un peuple d'immigrants qui s'efforce de croire à la terre promise.

Je sens la métamorphose d'un pays en voie d'épuration. Marlborough Country devient un champ de granola. Et pour les femmes qui veulent avorter, une merveilleuse alternative : le Tennessee Farm se charge de vous, de l'enfant que vous ne voulez pas mais que vous finirez par garder tellement la vie pure des vertes étendues est assainissante. Dangereuse et mystifiante terre d'Amérique avec sa trôlée de Kennedy dont les bons mots nous arrivent soufflés par les vents de Three Mile Island. Uncle Sam still wants you.

Mars, tu es déjà trop dur. L'amertume des Fées est dans l'air et « Célébrations » au TNM, rappelle que chaque année il semble falloir tout recommencer. Trois semaines plus tard, le procès des femmes qui ont dénoncé Battered Wives débute, confirmant le goût qu'ils ont de se moquer éperdument de nous toutes. Même Kate Millet, revenue de ses longues marches avec des milliers d'Iraniennes, n'y peut rien. Dans les salles soignées et fort polies de McGill, on manque de se faire sauter dessus par les Iraniens (ne)s du PCC-ML. Le désarroi s'empare de moi. À voir brandir l'intransigeance de ceux/celles qui ont « raison », je nous sens tous sombrer dans une profonde futilité.

Entre-temps les « gens du pays » sont toujours à se blottir sur leur nationalisme genre folklorique. Sauf qu'il a presque épuisé son air « cute » de famille. Des gens qui m'entourent, moi, personne n'ose souffler mot sur le référendum, sur le grand « élan historique » qu'on est sensé perpétuer. Ce pays semble se découvrir une pudeur insoupçonnée.

Le printemps n'en est pas vraiment un, dit ma soeur. Je me laisse convaincre de partir pour Cuba où j'aurai droit au soleil, d'abord, à scruter cette fameuse terre révolutionnaire, ensuite. Je me retrouve parquée dans un enclos à touristes reluisant de bebelles, choquant par son incohérence avec un entourage délabré, où on me chante « Fidel dans la montagne ». Cher Fidel, DIS-NOUS CE QUE NOUS DEVONS FAIRE DE PLUS MAINTENANT, clament plus loin les vitrines de La Havane ; Fidel, non seulement t'as oublié de dire, à l'époque, que c'était une révolution socialiste que tu faisais, t'as oublié de faire ravalier ce tenace machisme dans sa splendeur latine ; Fidel, te rends-tu compte que la seule façon d'éloigner ta nuée d'hommes c'est de leur dire que je suis Russe?...

Je rentre au pays avec soulagement, emportant aussi tout l'étonnement de ma condition de touriste qui m'accorde impunément un droit de regard ne m'appartenant jamais aussi complètement une fois rendue chez moi.

Le vide a des façons sournoises mais sûres de s'installer autour de soi. Voilà que même mon militantisme flanche et se met à ressembler à de disgracieuses petites culottes entortillées à mes chevilles. Il y eut un temps où j'ai cru exorciser tous mes bobos pernicieux à coup de féminisme. Or je me sens devenue une sainte horreur : une féministe mal dans sa peau.



Janvier. Me débattre avec l'hiver et l'âge qu'il me confère inévitablement étant née en plein coeur de la froidure (tout juste si je ne rebondissais pas dans les langes du p'tit Jésus). Derrière une apparence d'inactivité (le chômage), me débattre avec ma vie en mal d'organisation : après avoir hiverné 3 ans dans le cocon du féminisme, je me dois de devenir quelque chose comme un papillon.

L'été n'est l'attente que ça finisse. R. qui disait toujours que l'été était la saison la plus invivable, qui depuis son adolescence à Miami n'avait cessé de se déplacer toujours plus au nord, meurt, écrasée sur une route du Nord. Tous les étés ressemblent-ils à l'angoisse?

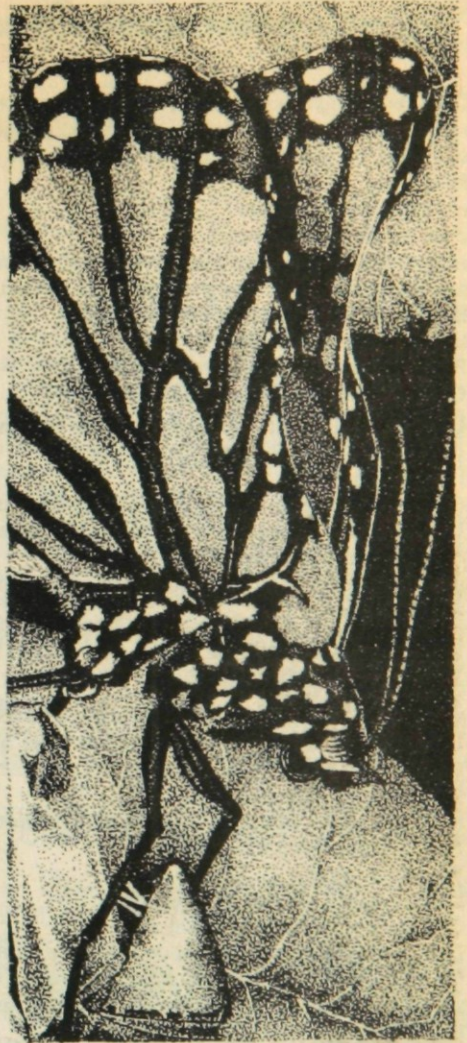
26 août 1979 : départ pour l'Espagne. Jamais j'aurai tant voyagé en un an. À croire que les aspects disparates de ma vie s'entendent pour me choyer. Ma mère cette fois m'entraîne pour une réunion de famille. Voyage inquiétant et irrésistible à la fois au pays qui, malgré lui, me ramène à la mort. Il semble que chaque fois que j'y mets les pieds, je risque de tuer quelqu'un ou de me faire tuer. Quoique je ne peux m'empêcher de jongler avec l'idée de mourir émietée par une bombe dans l'aéroport de Madrid, cette fois, c'est la mer sauvage de Torrevieja qui m'attend. Un homme tranquillement assis sur les rochers me regarde me noyer. Presque. Autrement, aucun remous. Ici, l'isolement et l'attente qui me poursuivent se mêlent bien à l'aridité de ces champs de poussière, à cette réserve plutôt polie des gens. Ça sent la vieille misère apprivoisée. Miss Espagne 79 déclare qu'elle se considère une femme « normale » parce qu'elle « aime cuisiner et elle est parfois jalouse ». Madre mia, la trahison est partout. La Corrida où ton âme espagnole aurait voulu se réjouir d'effusion, de cérémonie et de sang, n'est que dérision. Quelques petits cabotins se prenant pour des déités ambulantes ne font qu'exaspérer, et finissent par mutiler, un taureau qui ne demande qu'à mourir tranquille.

Je trouve intolérable qu'on prenne plaisir à exacerber ma pauvre conscience avec une telle désinvolture. Intolérable d'apprendre que « les Pershing et les Cruise vont coûter 5 milliards » (les Pershing et les Cruise étant les missiles « dernier cri ») alors que ce qu'il me faudrait c'est un moyen subtil mais inexorable pour figer dans l'âme les coquerelles de ma cuisine. Intolérable que le directeur de Newsweek avoue tout bonnement, à propos des prises d'otages à Téhéran, que si l'Iran est capoté, les États-Unis le sont probablement aussi. Les rapports de force entre les hommes me terrorisent parce que, de leur propre aveu, ils relèvent de la folie.



L'hiver est bel et bien revenu. Les cris de désespoir de ma voisine portugaise s'intensifient avec le froid. Moi qui pensais en avoir fini avec l'usure de la famille, je suis témoin du massacre quotidien des tendres époux de cette bâtisse. L'année se désagrège à vue d'oeil. Le Parlement dit bye-bye à Joe sans que ça dérange personne. Trudeau le chéri, après s'être assuré que les femmes du pays le pleuraient bien, revient à la charge. Pour me consoler, le maire de Montréal nous promet, cette fois, une cité du cinéma « Hollywood here he comes ». Et les réfugiés de la mer ont droit à un Noël québécois en règle. La consommation se porte bien, malgré les menaces. Les blindés soviétiques aussi, malgré les menaces. 1980 est à ma porte avec sa promesse d'une décennie « incertaine ». 1980 sonne mes 30 ans et ma capacité de rire et de pleurer à volonté.

Cher journal : d'où me vient cette folle énergie?



Illustrations : Micheline Pelletier